

Murdoch (1919-1999)

Depuis la réforme du baccalauréat de nouveaux philosophes font leur entrée dans les programmes élargissant ainsi la liste des auteurs pouvant être étudiés en Terminale. Parmi eux, notons la présence d'auteurs non occidentaux comme le penseur chinois Zhuangzi, le bouddhiste indien Nagarjuna, le philosophe perse Avicenne, ainsi que le rabbin séfarade Maïmonide. Et puis, cinq femmes viennent rejoindre H. Arendt comme Simone de Beauvoir, Simone Weil, Jeanne Hersch, Elizabeth Anscombe et Iris Murdoch.

Cette reconnaissance officielle est sans conteste le signe d'une ouverture à d'autres regards portés sur le réel et dont les perspectives culturelles en élargissant les horizons de pensée ne peuvent qu'enrichir le sens de la pratique philosophique.

Mieux voir en voyant autrement ou différemment ou encore à partir d'un point de vue étranger à notre perspective, telle est précisément la tâche à laquelle nous convie Iris Murdoch dans un but très précis : devenir moralement meilleur.

Née à Dublin en 1919, I. Murdoch découvre la philosophie à partir de la lecture de *l'être et le néant* de Sartre, suit les cours de Wittgenstein à Oxford et y exerce comme professeure de philosophie de 1948 à 1963. Ses publications se partagent entre littérature et philosophie : parmi ses romans, notons le premier, *Sous le filet* (1954) dont le titre renvoie à la théorie du langage de Wittgenstein semblable à un filet jeté sur le monde. Puis, entre autres, *Le séducteur quitté* (1956), *La mer, la mer* (1978), *L'élève du philosophe* (1983) *L'apprenti du Bien* (1985) romans dans lesquels elle met en scène des situations d'intersubjectivité pour expérimenter le sens vrai des relations humaines. A travers le désir, la domination, la séduction, la fascination, c'est la difficile quête de soi dans ses relations à l'autre qui se trouve pensée. En 1953, elle publie un essai philosophique : *Sartre : un rationaliste romantique ; l'attention romanesque* en 2005 ; en 1970, *la Souveraineté du Bien*, ouvrage qui rassemble 3 articles publiés antérieurement :

- 1- L'idée de perfection
- 2- De « Dieu » et du « Bien »
- 3- La Souveraineté du Bien sur les autres concepts

A travers ces trois chapitres, Murdoch déploie le triple sens de cette Souveraineté du Bien. Le Bien est d'abord l'expérience de l'excellence que nous faisons quand nous nous prescrivons l'exigence de nous perfectionner, puis le Bien est souverain en ce qu'il impose à l'individu une obéissance légitime faisant ainsi autorité sur les caprices du Moi et enfin le Bien est suprême en ce qu'il transcende tous les autres concepts comme la liberté et le désir. Ces trois dimensions de la souveraineté éclairent les dimensions théoriques du Bien mais reste que le Bien doit encore être fait : car si le Bien est « ce qui compte réellement »¹ tenaillant la conscience confrontée à l'expérience ordinaire des dilemmes, des décisions, des choix, le Bien se présente toujours en même temps comme « un objet transcendant en grande partie mystérieux ».²

Comment le Bien opère t-il réellement dans la vie quotidienne car c'est bien là que le Bien est à faire ? En effet,

¹ *La souveraineté du Bien*, éclat poche, 1994, p 112

² *Ibid*, p 113

« Doit-on garder à la maison un enfant attardé ou l'envoyer dans une institution ? Doit-on s'occuper d'une personne âgée qui est source de toutes sortes de tracas ou lui demander de s'en aller ? Doit-on maintenir une relation conjugale malheureuse dans l'intérêt des enfants ? Dois-je oublier ma famille pour me consacrer à la politique ? Dois-je négliger les miens pour mieux pratiquer mon métier ? »³

Ainsi se formule le problème capital de la philosophie morale :

« Comment articuler le réalisme, qui inclut forcément une contemplation clairvoyante de la misère et du mal dans le monde, avec l'affirmation d'un bien non corrompu, sans que cette dernière idée devienne une simple rêverie consolatrice ? De plus, qu'est-ce qu'appréhender une « forme » séparée du Bien, sous-jacente à toute la diversité des cas de bonne conduite, pour quelqu'un qui n'est pas le croyant d'une religion ou une sorte de mystique ? Ne faut-il pas réduire cette idée à la notion plus intelligible d'une interconnexion des vertus doublée d'un sens purement subjectif de la certitude des jugements ? »⁴

Ne cédant à aucun mysticisme ni à aucun réductionnisme, Murdoch défendra la thèse paradoxale d'une efficacité de la transcendance du Bien éclairant la conduite humaine pour que s'accomplisse dans la vie ordinaire le choix du meilleur. Elle plaide pour un réalisme moral inflationniste en revisitant à sa manière la référence platonicienne au Bien-Soleil et en s'appuyant sur le concept d'attention emprunté à S. Weil. Penser la vie morale suppose une redéfinition du concept de réalité non réductible au seul monde des Faits mais comprenant le monde métaphysique des Valeurs, le monde réel dans lequel évolue et vit le MOI éthique.

C'est là avancer et assumer une thèse bien polémique contre le tournant linguistique de la philosophie morale et les différentes théories auxquelles il a donné lieu en raison de l'application de ce qu'il est convenu d'appeler la loi de Hume, laquelle impose à l'analyse des positivistes logiques et des philosophes du cercle de Vienne la dichotomie entre Faits et Valeurs assumée par divers philosophes comme Moore, Russel, Ayers, Wittgenstein, Hare, Hampshire. Travaillant dans ce contexte intellectuel des années 50 à Oxford, elle voit dans ce paradigme la source et le lieu de toutes les autres dichotomies dominantes : public/privé, extériorité/intériorité, langage/pensée et action/ intention. Le triomphe de l'esprit analytique valorise les catégories du public, de l'extériorité, du langage et de l'action au prix d'une plus ou moins grande exténuation du privé, de l'intériorité, de la pensée, de l'intention. La critique du mythe de l'intériorité menée par Wittgenstein ouvre la voie (que n'emprunte pas son auteur comme le dit Murdoch) à un réductionnisme moral qui ne reconnaît de sens qu'à ce qui se manifeste dans l'espace public à travers des paroles, des émotions ou des actions. Ainsi, le discrédit est jeté sur les propositions métaphysique et morale comme étant ou totalement dépourvues de sens ou n'ayant de sens qu'en tant qu'elles peuvent donner lieu à une vérification externe dans l'espace social. Murdoch discute alors les dérives relativistes, minimalistes, sceptiques ou formelles de ce tournant linguistique en ce qui concerne les problèmes moraux. Ainsi par exemple, dans la tradition empirique, le vérificationnisme de Ayers développé en 1936 dans *Language, Truth, and Logic*, donne lieu en morale à l'émotivisme seule conception compatible avec la philosophie analytique au regard de

³ *Ibid* ; p 164

⁴ *Ibid*, p 113

laquelle les jugements moraux en tant qu'ils sont invérifiables, ne peuvent être des descriptions de faits susceptibles d'être vraies ou fausses, mais seulement des expressions des émotions individuelles. Dans une tradition dite plus rationaliste, R.M. Hare soutient en 1952 dans *The Language of Morals* une thèse méta éthique, le prescriptivisme universel portant sur l'analyse des procédures, des principes et des « prescriptions » des propositions morales distinctes des « assertions » portant sur les faits, ces dernières seules susceptibles de vérité. Les jugements moraux ne renvoient pas seulement à des attitudes personnelles ou émotions mais sont dans leur structure grammaticale des injonctions à l'action pouvant avoir une dimension universelle si on pense leur usage dans des situations identiques. Murdoch prend aussi pour cible comme représentant de cette tendance de la philosophie morale moderne son collègue d'Oxford, Stuart Hampshire qui publie en 1959 son texte majeur : *Thought and action*. Elle lui dédicacera son livre *la souveraineté du Bien*. Elle discute de manière serrée avec lui dans son article: l'idée de perfection car elle lui accorde d'avoir fourni une image psychologique de l'homme dont l'espace du dedans se voit enrichi d'intentions, de désirs, de croyances, de souvenirs, d'affects et d'attachements divers faisant du MOI un candidat apte à pouvoir s'engager et faire ainsi l'expérience d'une vie morale. Mais, ce nouveau portrait du MOI inspiré en partie des travaux de Freud, fait de l'homme « le héros des romans contemporains »⁵, un héros sartrien qui pourrait dire : « c'est à ma volonté que je m'identifie »⁶. Murdoch associe alors au behaviorisme de Hampshire l'existentialisme sartrien dont le point commun est de penser le « théâtre de l'esprit », comme « un théâtre d'ombres » qui n'accède à la lumière que par sa traduction en parole et en action. Murdoch discute ces positions qui reposent sur l'idée que le flux de conscience n'existe pas en tant que tel ou seulement en tant qu'il s'extériorise dans des actions ou des émotions, que les valeurs viennent au monde ou sont projetées sur le monde par des agents moraux en eux-mêmes sans pouvoir être découvertes par des agents individuels ordinaires, que le point crucial en morale est de savoir quel acte accomplir et suivant quelle procédure. Les différentes théories visées partagent l'idée que la morale doit se penser en terme d'action reposant sur la seule volonté et c'est précisément là que se loge la critique de Murdoch qui voit dans les conceptions morales modernes l'extension illimitée d'une tendance scientifique à penser le monde à partir des Faits observables seuls connaissables, dicibles parce qu'identifiables publiquement. Ce paradigme scientifique conduit à repousser les Valeurs ou dans un monde intérieur indicible/ imaginaire/ fantasmé ou à les réduire à leur expression extérieure et publique ne les reconnaissant qu'en tant que décisions ou choix de la volonté.

Entre mysticisme et réductionnisme, Murdoch cherche une troisième voie pour penser les valeurs morales. Ce faisant, elle initie un nouveau tournant de la philosophie morale, invitant à se détourner aussi bien de la philosophie du langage que de la philosophie de l'action pour penser la vie morale réelle de l'individu ordinaire confronté dans son intimité la moins visible et la plus silencieuse à des dilemmes, des cas de conscience, des troubles intérieurs qu'il s'efforce de résoudre et qui constitue l'activité morale. Ce tournant sera celui que prendront des philosophes comme E.

⁵ *Ibid*, p 25

⁶ *Ibid*, P 26. Murdoch consacre un livre à Sartre dont la philosophie fournit un point de départ à l'idée que la morale est affaire d'engagement de l'individu dans une existence devenant sensée. *Sartre : un rationaliste romantique*

Anscombe ou P. Foot qui penseront avec Murdoch que le Bien ne peut pas être réduit à une construction produisant des effets visibles dans le monde et que certaines vies sont meilleures que d'autres.⁷

Dans cette nouvelle perspective, Murdoch décrit un MOI riche en affects, idées, nuances, attachements qui évolue au cours de son histoire personnelle, murissant des jugements moraux en son for intérieur qui ne se traduisent pas nécessairement dans l'espace public en décision ou choix.

Ainsi, comment une belle-mère M. intelligente et réfléchie revient-elle sur ses premiers jugements négatifs infondés à propos de sa belle-fille B. finissant par reconnaître que les défauts qu'elle lui voyaient (vulgarité, absence de culture et de raffinement) n'étaient que des qualités qu'elle ne voulait pas voir (simplicité, vivacité, spontanéité)? Son comportement extérieur vis-à-vis d'elle ne change pas : elle est correcte et polie, ne laissant rien transparaître à l'extérieur. C'est un Fait qui n'a rien à voir avec la morale, laquelle est toute entière logée dans l'intériorité de M. Suivant sur ce point Wittgenstein, elle reconnaît également une forme de scepticisme en matière de vérité des états mentaux. M. ne change pas d'idée par une plus grande et meilleure connaissance de ses états psychiques et des qualités de B., car quand bien même elle aurait une parfaite connaissance de tous ses éléments, la lucidité ne ferait rien à l'affaire.

Ecartant les Faits, la science et la vérité, Murdoch en appelle à un repli nécessaire vers l'intériorité car il s'est produit quelque chose en M. Cette « chose » désigne précisément l'activité morale à laquelle se livre M. en progressant vers plus de justesse dans ses jugements à l'égard de F. qu'elle finit par apprécier à sa juste valeur. Au mythe plus ou moins fantasmé d'une intériorité substantielle opposée à une extériorité tout aussi irréaliste, Murdoch repense l'intériorité comme la sphère de la moralité dont la dynamique conflictuelle s'explique par une constante négociation avec le contexte extérieur sans lui être pour autant aliéné (B. pourrait bien disparaître, s'éloigner ou même mourir, la vie intérieure et morale de M. ne changerait pas). Qu'est-ce qui préside alors au changement des jugements moraux de M. ? demande Murdoch. Poursuivant son enquête sur la formation des jugements moraux, elle révoque l'efficace des croyances en Dieu, en la Raison (Kant) et en l'Histoire (Hegel) pour lesquelles le Bien s'imposait comme un commandement absolu ou une Fin absolue. Au 20^{ème} siècle, ces croyances ne faisant plus autorité universellement, l'individu est confronté à sa contingence et son absurdité. Livré à lui-même, démuné, dans une solitude originelle peut-il faire alors surgir du fond de son Néant par la seule force de sa volonté les valeurs morales ? Murdoch examine les insuffisances de l'existentialisme en pointant l'idée d'une liberté vide, d'un choix arbitraire de l'individu qui, tel un héros solitaire et romantique, engagerait d'un seul coup sa liberté dans le monde, inaugurant ainsi un monde des valeurs morales. Or, ça ne se passe pas comme ça au quotidien. Telle est en effet, la critique générale de Murdoch. En morale, il n'y a pas de héros, mais des hommes ordinaires qui font preuve non de sainteté mais de patience dans leur jugement et leur activité morale. Alors se pose la question centrale : Comment pouvons-nous nous rendre meilleur ? Comment M. a-t-elle pu se rendre meilleure ?

⁷ B. J.B Lipscomb, *The women are up to something* : how E. Anscombe, P.Foot , M. Midgley and I.Murdoch revolutionarize ethics, 2001

Murdoch expose alors la thèse centrale de sa philosophie morale selon laquelle « la moralité de l'homme ne réside pas seulement dans ses choix, mais dans sa vision »⁸. Ainsi elle substitue à une philosophie morale de l'action et de la liberté une philosophie de la contemplation et de la vision. Que signifie cette vision morale ? Il ne s'agit pas de reconnaître à la manière de Hutcheson un sens moral spécifique qui permettrait de voir, d'approuver le bien ou de désapprouver le mal comme on voit une couleur.

Loin d'un réalisme moral de type cognitiviste/intuitionniste, c'est en un sens métaphorique qu'elle pense le concept de vision morale désignant en l'homme la capacité de la sensibilité aux réalités en tant qu'elles posent à la conscience des problèmes moraux. C'est au sens où la vision est ou devient morale en elle-même. La vision est ou devient attentive. Le concept d'attention (*care*) suppose de faire attention et d'être attentionné. On fait attention en étant attentionné. Ainsi c'est l'amour et la justice qui font varier les jugements de M. sur B. Par contraste, le manque d'attention ne signifie pas l'absence d'attention mais désigne une vision neutre, froide, indifférente, insensible et sans préférence. Une vision comptable au plus loin de la vision morale qui, elle, éclaire ce qui compte et importe pour nous. Pour celui qui manque d'attention rien n'importe vraiment, rien ne compte vraiment. Au plus loin de l'étroitesse et de la fixité d'une vision non morale, l'attention morale dessine les contours jamais fixes de ce qui compte et oblige à corriger sans cesse ses premiers points de vue, à se distancer de ses premiers jugements.

Ce qui est perçu n'est donc pas un objet ou une réalité morale définie avec exactitude par nos concepts qui se jetteraient sur la réalité morale comme « un filet » sur la mer, selon l'expression de Wittgenstein mais ce qui est perçu est ce qui compte pour nous et qui apparaît à une vision affective. Murdoch emprunte à Simone Weil ce concept d'attention en en réduisant néanmoins la dimension mystique et religieuse (l'attention étant en son fond, *attente* de Dieu) et développe une conception plus active de l'attention comme faculté de l'activité morale dont témoignent les situations de dilemme et de choix.

« Je ne peux choisir qu'au sein du monde que je peux voir, au sens moral du terme voir lequel implique que la vision claire des choses est la résultante d'une imagination et d'un effort eux mêmes de nature morale ».

Murdoch nous dit par là deux choses :

- D'une part contre l'existentialisme, que l'attention est l'arrière-plan décisif de toute philosophie de la liberté qui n'est pas pur surgissement à partir de rien. L'attention est cet effort constant et continu pour contrebalancer nos visions erronées en raison du voile de nos intérêts. C'est pourquoi l'attention s'éduque. Apprendre à être disponible à accueillir une autre individualité située dans une autre réalité que la notre, à voir autrui non plus comme une abstraction hors de nous mais moralement en étant sensible aux détails, nuances et différences de sa personnalité et de son existence située en contexte, suppose un effort et une éducation. Parce qu'un rien nous divertit (un moustique, un coup de téléphone...) de l'essentiel, de ce qui importe, comme Weil, Murdoch soulignera l'importance d'exercices pour entraîner son attention. Dans la contemplation esthétique ou dans la résolution d'un problème scientifique ou encore dans une traduction latine, dans l'apprentissage d'une langue étrangère, nous sommes au plus loin de notre MOI

⁸ «*Vision and Choice in Morality*», *Existentialists and Mystics: Writings on Philosophy and Literature*, textes rassemblés par P. J. Conradi, Londres, Chatto and Windus, 1997, p 81

pour être au plus près de ce qui est, non familier, non simple, mais étrange, inaccoutumé et qui retient notre attention. Notre vision devient alors désintéressée, accueillante et généreuse si bien que l'attention est « un effort négatif » qui ne sent pas la fatigue. Ces exercices scolaires nous permettront paradoxalement, si l'occasion se présente, de porter secours à un malheureux pour le sauver de sa détresse.

« La capacité de faire attention à un malheureux est chose très rare, très difficile ; c'est presque un miracle ; c'est un miracle... C'est savoir que le malheureux existe, non pas comme unité dans une collection, non pas comme un exemplaire de la catégorie sociale étiquetée « malheureux », mais en tant qu'homme, exactement semblable à nous, qui a été un jour frappé et marqué d'une marque inimitable par le malheur. Pour cela il est suffisant, mais indispensable, de savoir poser sur lui un certain regard. Ce regard est d'abord un regard attentif, où l'âme se vide de tout contenu propre pour recevoir en elle-même l'être qu'elle regarde tel qu'il est dans toute sa vérité. Seul en est capable celui qui est capable d'attention. »⁹

- D'autre part, l'analyse de l'attention la conduit à formuler un nouveau réalisme moral. En effet, l'attention est toujours attention à... c'est-à-dire attention *au* réel. Ainsi, les valeurs morales ne sont pas confinées dans l'espace du dedans mais renvoient à une externalité indépendante de la subjectivité dont la conscience doit se saisir.

« Réussir à voir le monde tel qu'il est constitue une véritable *tâche*. »¹⁰

Murdoch prend néanmoins en compte le concept d'intentionnalité de la conscience de Sartre ¹¹, sa critique de l'existentialisme s'en prenant à la survalorisation de la force de la volonté faisant de la liberté la valeur suprême et souveraine.

Notons trois caractéristiques de ce réalisme moral.

- Premièrement, l'attention place autrui au cœur d'une morale qui se pense en situation. La morale est intersubjective. Ce n'est pas le respect de la loi morale qui commande l'action mais l'attention à autrui, celui qui m'est parfois le plus familier mais que ma vision déformée au prisme de mes intérêts m'empêche de bien voir, c'est-à-dire de voir moralement pour ce qu'il est réellement. Le travail de l'attention consiste à passer d'une vision fantasmée à une vision juste d'autrui. Murdoch défend l'idée d'un perfectionnisme moral au sens non téléologique d'une amélioration d'un moi donné mais au sens moderne de la fabrication d'un nouveau moi libéré des jugements préconçus, qui en se découvrant faillible, incertain dans son être exige de lui d'être parfait. « Sois parfait » sonne comme un idéal régulateur de notre conduite réelle en situation concrète.

- Deuxièmement, le Bien dans sa souveraineté est l'objet de la morale. Relisant l'allégorie de la caverne, elle fixe son attention sur le retour dans la caverne. Si le Bien est, *épékeina tes ousias* (*République*, 509b), Murdoch l'interprète comme une réelle transcendance par delà les autres Formes (la vérité) et par delà l'essence. Cette transcendance du Bien est en accord avec le sens commun, car l'homme ordinaire sait bien que le Bien ne se réduit pas aux divers biens visés par une conscience empirique qui ne sont que des « contre-façons » du seul Bien réel. Comme ces prisonniers qui passent de l'obscurité des

⁹ Weil, *l'attente de Dieu*, exposé : réflexions sur le bon usage des études scolaires en vue de l'amour de Dieu 1942, p 68 sq

¹⁰ *Souveraineté du Bien*, p 164

¹¹ Sartre : *un rationaliste romantique* : cf le chapitre : l'image de la conscience

premières ombres à la lumière du Feu dont les flammes éclairent le sens illusoire de ces premières ombres, nous sommes éclairés mais également fascinés par ce Feu qui nous fait voir et désirer la multiplicité empirique des biens de ce monde. Aussi bien souvent nous nous y arrêtons tout en sachant bien qu'il y a une réalité du Bien au-delà. Vivre sous la lumière du Bien-Soleil suppose de s'efforcer encore et de surmonter les inclinations empiriques de son MOI. Murdoch s'appuie sur le sens commun de l'homme ordinaire qui reconnaît que le Bien renvoie à une perfection dont on sait bien qu'elle n'est pas de ce monde, mais qui permet de l'éclairer. En effet, c'est à la lumière du Soleil que nous pouvons distinguer ensuite entre les fausses valeurs et les vraies, entre le vrai et le faux courage, la vraie et la fausse liberté, la bonne humilité de la fausse... Le Bien commande une meilleure vision du réel sensible et l'homme ordinaire le sait comme il sait que ce n'est pas en choisissant qu'il inaugure le monde des valeurs, mais qu'en choisissant il choisit le meilleur ou le pire qui existent dans le monde.

- Troisièmement, la réalité morale est métaphysique.

« Je propose ouvertement l'esquisse d'une théorie métaphysique, une variété de naturalisme non dogmatique et dont les conclusions restent indécises »¹²

Sous le nom de naturalisme, que faut-il entendre précisément ? Contre la dichotomie des faits et des valeurs soutenue entre autres par Hampshire, elle réforme la vision des faits en en amplifiant le concept. Si le Bien n'est pas un fait empirique, vérifiable, il est un certain fait, d'où son opposition à la loi de Hume :

« Dans la catégorie de ce que j'appellerai sans hésiter des faits, et parmi ceux qui m'intéressent et me semblent avoir été dédaignés ou théoriquement survolés, je mentionnerai par exemple le fait qu'une vie peut être vertueuse sans avoir été soumise à un examen critique ou encore le fait que l'amour est un concept central de la morale. »¹³

Son naturalisme opère comme un contre modèle au prescriptivisme moral. Car il convient dit-elle de « rendre justice à Socrate et à un paysan vertueux »¹⁴. La vertu de Socrate est pensée comme le résultat de sa conscience critique qui lui prescrit de ne pas céder aux mirages des faux biens, de rester libre. Ainsi sa vertu est le résultat d'une libre décision. Mais pense t-on à la vertu d'un paysan ? Murdoch veut rendre justice à la vertu du paysan qui suppose de penser l'amour car le paysan est vertueux par amour. De même celui qui s'occupe d'un enfant retardé est vertueux par amour, celui qui passe du temps auprès d'êtres vulnérables est vertueux par amour...

Son naturalisme moral entend rendre compte de ces cas ordinaires des vies vertueuses. Il est « non dogmatique » au sens où le Bien reste mystérieux. Sur ce point, Murdoch semble rejoindre le réalisme moral de Moore selon lequel le Bien est une réalité *suus generis* irréductible aux propriétés naturelles existant ainsi comme une réalité suprasensible et métaphysique. Pourtant, en raison de la dichotomie qu'il assume entre Faits et valeurs, tout devrait les séparer. Moore est traditionnellement considéré comme un réaliste non naturaliste, les valeurs ne pouvant appartenir au monde des Faits. Pour autant, Murdoch écrit de Moore qu'il était « malgré lui naturaliste » au sens où il pose une réalité du Bien qui ne se réduit pas non plus à des prescriptions individuelles ou

¹² P 87

¹³ P 16

¹⁴ *Ibid.*

universelles. Il évite ainsi le réductionnisme des valeurs à la volonté prescriptive. Murdoch, contre ses contemporains, s'accorde avec lui sur la nécessité pour la pensée morale d'éviter cet écueil. Le Bien n'est pas une étiquette plaquée sur les choses. Elle peut encore le rejoindre sur l'idée que le Bien est une réalité mystérieuse, inanalysable et indéfinissable mais pouvant seulement être vu, comme le Beau. Murdoch suivra aussi sur ce point Moore en décrivant l'attitude morale avec la métaphore de la vision contre le paradigme dominant du mouvement, de l'action. Revenant à ce schème de la vision pour penser le Bien, Murdoch substitue à l'intuition comme mode de connaissance, l'attention aimante et ce faisant, elle rend « agissant » l'agent moral puisque l'attention est une faculté pratique qui s'éprouve dans le temps et s'éduque ouvrant sur l'idée que la réalité morale désigne en fait la vie morale de l'individu qui s'efforce à mieux voir pour être plus vertueux. La morale s'accomplit dans ce qu'elle nomme « le tissage continu d'existence »¹⁵, ouvrant ainsi sur une autre morale. A coté des morales déontologistes, utilitaristes, de l'éthique de la vertu, elle ouvre la voie aux théories du perfectionnisme moral¹⁶. La théorie de Murdoch est bien alors une esquisse non dogmatique dont les conclusions sont indécisées en raison de sa dimension inédite.

C'est pourquoi Murdoch conclue :

« Le champ moral et par là même celui de la philosophie morale apparaît maintenant pour ce qu'il est : non pas comme le domaine secret des obligations et des promesses, mais comme l'ensemble coextensif à tout notre mode de vie et à la qualité de nos transactions avec le monde »¹⁷

Ainsi contre l'éthique moderne « qui tend à construire une sorte de *novlangue* qui rendrait certaines valeurs inexprimables », en raison du choix du paradigme positiviste de l'analyse logique, Murdoch choisit un autre paradigme, celui de la fiction littéraire pour rendre aux valeurs morales leur expressivité, celle là même qu'elles ont dans la réalité. Dans la vie ordinaire, chacun entend la voix de la souveraineté du bien, parfois confusément et jamais de manière définitive. La tâche que Murdoch prescrit à la nouvelle philosophie morale est de faire entendre plus clairement cette voix.¹⁸

FIN

¹⁵ p 63

¹⁶ *La voix et la vertu. Variétés du perfectionnisme moral*, sous la dir. de Sandra Laugier, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Éthique et philosophie morale », 2010, 537 p.

¹⁷ *La Souveraineté du Bien*, p. 174

¹⁸ Les théories diverses dites du perfectionnisme moral ainsi que l'éthique du *care* emprunteront cette voie.